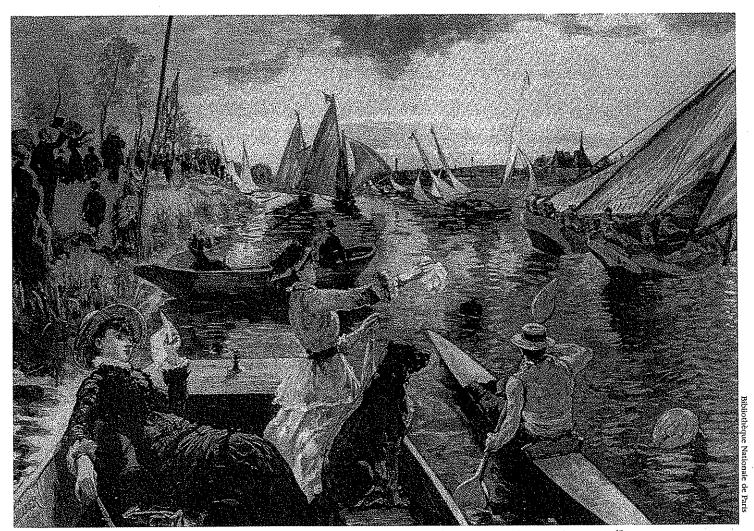
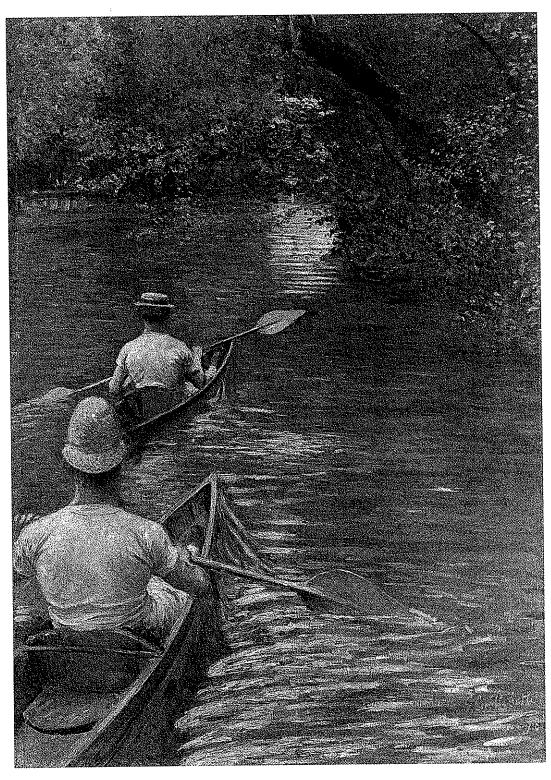
ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE



Paul Renouard, "Les régates d'automne à Argenteuil", 1879 - Bois gravé par Moller

ASSOCIATION DES AMIS
DE LA MAISON FOURNAISE
Hôtel de Ville - B.P. 44 - 78401 Chatou Cedex



Caillebotte, "Périssoires", 1878, Musée des Beaux-Arts de Rennes Ce tableau était présenté à l'exposition "Impressionists on the Seine"

BULLETIN N°6

Association DES AMIS DE LA Maison Fournaise

ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

RENOIR

1 "Le Déjeuner des Canotiers" Phillips Collection, Washington

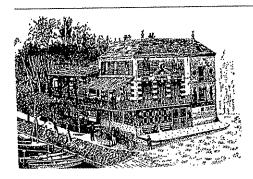
2 "Le Déjeuner des Rameurs", 1879 - Art Institute, Chicago

MANET

3 "Bords de Seine à Argenteuil", 1874 - Collection Samuel Courtauld, Londres Publié par le M.M.A. New York

SOMMAIRE

ÉDITORIAL, par le Président	4
AVANT-PROPOS	5
DE CHATOU À L'AMÉRIQUE	
Voyage sur les traces de l'Impressionnisme	
et de la Modernité	6
LA PHILLIPS COLLECTION	
75 ans d'histoire	13
L'exposition "Impressionists on the Seine"	15
Histoire du "Déjeuner des Canotiers"	16
La création d'un chef-d'œuvre	
ou le laborieux travail de Renoir	19
STÉPHANE MALLARMÉ	
Le songe de l'eau, l'ami des Impressionnistes	
et l'annonciateur de la peinture cubiste	22
INFORMATIONS et NOUVELLES	27
Les Associations voisines nous signalent	
Musée Fournaise	
Acquisitions en 1996	
Le "Prix" de l'Association au Salon des Peintres	



ÉDITORIAL

Catoviens, tous membres de notre Association, qui n'a pas hésité à franchir l'océan pour découvrir non seulement le Nouveau Monde, mais aussi, et surtout, la Maison Fournaise dans son nouveau rôle d'introductrice à l'art impressionniste! Le grand musée de Washington, la Phillips Collection, inaugurait en effet le 18 septembre dernier une superbe exposition intitulée "Impressionists on the Seine": une soixantaine de toiles entourant celle du "Déjeuner des Canotiers" dont on célébrait en même temps le 75^{ème} anniversaire de son acquisition. À l'entrée, une grande photographie de la Maison Fournaise pour situer l'endroit où l'artiste a créé sa fameuse composition.

Plus personne ne peut ignorer maintenant que cette œuvre maîtresse de Renoir a été réalisée, pour l'essentiel, à la Maison Fournaise, à Chatou, dans l'île des Impressionnistes.

La rébabilitation du bâtiment décidée en 1979 aura ainsi amplement contribué à fixer cette certitude, alors que pendant des lustres ce grand tableau a participé à plusieurs expositions sous des noms divers: "Déjeuner à Bougival", "Breakfast à Bougival", "Canotiers à Bougival" ou, plus simplement, "Déjeuner des Canotiers" sans autre précision sur le lieu d'origine de sa création.

La présence manifeste de la Maison Fournaise à cette exposition semble avoir provoqué une véritable onde de choc tant auprès des visiteurs que des journalistes, si l'on en juge les articles publiés dans la presse américaine, avec les photos en couleurs sur Chatou et son célèbre lieu de mémoire. On a le sentiment que, pour le public, connaître l'emplacement où s'est tenu ce fameux repas donne une vision vivante du tableau, qui suscite la plus vive curiosité. J'en vois pour preuve le fait que le restaurant reçoit de nombreux appels téléphoniques d'outre-Atlantique de personnes désireuses d'en savoir davantage, notamment les moyens de s'y rendre, sa cuisine, ses recettes... Des journalistes américains, enfin, sont venus tout spécialement des États-Unis reconnaître les lieux et des articles élogieux ont été publiés pour encourager les touristes à ne pas manquer Chatou lors de leur prochaine visite en France.

Ainsi, il y aura bientôt vingt ans qu'il a été décidé de rendre à ce bâtiment délabré son aspect d'origine. Nous étions à l'époque loin de nous imaginer que cette restauration ferait de Chatou une "ville d'art" à caractère international. C'est pourtant ce qu'ont soubaité les organisateurs de l'exposition en lui accordant une place aussi prépondérante.

On peut, certes, regretter que ce chef-d'œuvre de Renoir ait quitté nos rives, mais on peut aussi se féliciter que la place qu'il a acquise dans la capitale des États-Unis lui donne un rayonnement exceptionnel, dont notre pays, et Chatou en particulier, profitent amplement.

Le Président **Henri CLAUDE**L

Avant-Propos

ANS les bulletins précédents, nous avons commencé de traiter l'histoire des auberges-restaurants-garages de bateaux qui existèrent autrefois sur les berges de la Seine d'Argenteuil à Bougival. Il nous reste à étudier le Bal des Canotiers de Bougival, le fameux établissement de ce célèbre village. Il s'avère que les sources d'archives peu nombreuses et d'accès difficile rendent nos recherches plus longues que prévu, aussi nous avons dû en différer la rédaction.

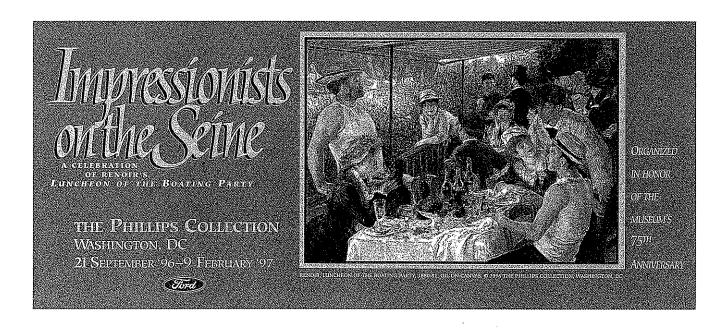
L'année 1996 a été marquée par un événement qui touche de près l'histoire de la Maison Fournaise : l'ouverture à Washington par la *Phillips Collection* de l'exposition "*Impressionists on the Seine*"*, qui célèbre le "Déjeuner des Canotiers" peint par RENOIR à Chatou en 1880.

Il nous a paru opportun de relater tout d'abord le voyage entrepris aux U.S.A. avec un groupe de nos adhérents, et tirant parti de l'important catalogue** édité pour l'exposition, de faire connaître l'origine de ce musée privé, de sa collection, les pérégrinations du chef-d'œuvre de RENOIR et le laborieux travail de l'artiste avant d'arriver à ses fins.

Nous tenons à remercier Charles S. MOFFETT, Directeur de la *Phillips Collection*, ses collaboratrices Eliza RATHBONE et Elisabeth STEELE, ainsi que le co-éditeur du catalogue, qui nous ont aimablement autorisés à citer des extraits de leurs articles.

Enfin, pour rester dans le domaine des Arts, nous publions le texte de la conférence sur MALLARMÉ, prononcé par notre ami et adhérent Roger A. LHOMBREAUD en mars 1995.

J.-G. BERTAULD Secrétaire Général



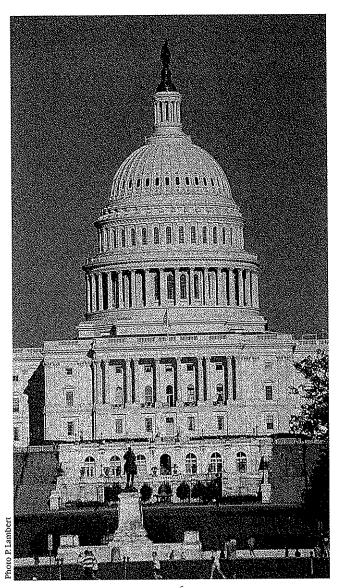
^{*} Du 21 septembre 1996 au 9 février 1997.

^{**} Catalogue de l'exposition "Impressionists on the Seine : a celebration of Renoir's Luncheon of the Boating Party" - Counterpoint in Association with the Phillips Collection, Washington.

DE CHATOU À L'AMÉRIQUE

Voyage sur les traces de l'Impressionnisme et de la Modernité

WASHINGTON, BALTIMORE, PHILADELPHIE et NEW YORK



OLLICITÉS par les "curators"* de la Phillips Collection à Washington en visite à la Maison Fournaise au printemps 1995, notre Musée et les Amis de la Maison Fournaise ont communiqué des documents photographiques, des estampes, des textes et renseignements issus de leur collection et de leurs archives.

Il était tentant de partir en groupe A.M.F. à Washington pour fêter les impressionnistes et voir *in*

situ "Le Déjeuner des Canotiers" et autres merveilles réunies en cette occasion.

Ainsi fut fait du 18 au 25 septembre 1996, en ajoutant toutefois les visites de Baltimore, Philadelphie et New York

Après avoir pris le chemin inattendu des écoliers en survolant le Sud du Groënland et la Nouvelle Ecosse, nous sommes arrivés par grand beau temps à Washington.

Pris en main par "Lily", reine des cicérones, nous avons de suite fait un tour panoramique de Washington, capitale des U.S.A., District de Colombia, répartie sur le Maryland et la Virginie.



La reine des conférencières : "Lily" au Kennedy Center

Très belle ville, nid de verdure, Washington, construite sur une zone marécageuse, doit son admirable tracé à un Français, Charles L'ENFANT, architecte ami de Georges WASHINGTON, premier président des U.S.A.. Cet homme s'est inspiré de Versailles où il avait vécu.

Le temps d'un débarquement à l'hôtel situé Thomas Circle, le car nous conduit à travers le très distingué vieux quartier de Georgetown chez "Cleeves", où nous apprécions un plat américain à la mode semblet-il : steak grillé énorme et pomme de terre "en peau" énorme!

L'ENFANT Pierre Charles, ingénieur et architecte français (Paris 1754 - Prince Georges County 1825). Engagé à 23 ans dans les troupes de LA FAYETTE, il fut remarqué par Georges WASHINGTON pour la qualité de ses fortifications.

Il devint major dans le corps du génie de l'armée américaine, puis s'installa comme architecte à New York

G. WASHINGTON lui demanda le plan de la future capitale des Etats-Unis, un tracé en échiquier habilement compensé par des diagonales (1790-1793).

Ce plan devait être réalisé par d'autres que lui, mais fidèlement.

^{*} Conservateurs.

Tout sera "hénaurme" (Flaubert) en ce pays: le Potomac River est large, les ponts, les routes, les parcs où les écureuils s'ébattent, les édifices. Toutefois, à Washington, par un accord tacite de la population, aucune construction ne dépasse la hauteur du Capitole, sauf la colonne de marbre dédiée à G. WASHINGTON qui mesure 555 pieds (170 m).

Après un court sommeil causé par le décalage horaire — nous nous sommes couchés à 4 heures du matin et levés à 11 heures françaises —, nous voici de nouveau dans le car où la bonne humeur règne : le chauffeur noir est souriant, toujours, Lily est en pleine forme. Notre accompagnateur français, Patrick LAMBERT, est là, égal à lui-même : agréable, compétent, artiste diplômé des Beaux-Arts.

Les beaux quartiers du Nord-Ouest, celui des Ambassades, Georgetown (17ème siècle), défilent : les maisons dans les parcs sont très jolies, très soignées, luxueuses.

Enfin, à 10 heures, nous voici à la "Phillips Collection". Charles S. MOFFETT, le directeur, nous accueille. Son speech courtois et savant est traduit par Lily. Nous sommes dans la première salle réservée à de grandes reproductions photographiques représentant les bords de Seine, particulièrement la Maison Fournaise et la Grenouillère.

Un de nos amis, M. Roger A. LHOMBREAUD, prend la parole en anglais afin de remercier M. MOFFETT et excuser notre président, M. Henri CLAUDEL, qui n'a pu répondre à son invitation.

Nous passons ensuite à la visite privée de l'exposition, avant son ouverture au public. Les murs ont été peints en bleu. Pensée à RENOIR. Les tableaux, tous merveilleusement sélectionnés et présentés, nous enthousiasment.

Nous voici, ravis, devant "Le Déjeuner des Canotiers"... Nous commentons en connaisseurs!

Puis, nous visitons ce qui était la maison de Mr. et Mrs PHILLIPS, convertie en musée. La collection de ces mécènes est très belle, très variée. Le cadre ancien abrite aussi des œuvres de peintres modernes.

Avant de quitter la Gallery, Madame M.C. DAVY, en son allocution, exprime notre satisfaction. Elle remet des



La remise des médailles : Mme M.C. Davy, Mrs Eliza Rathbone, Mr Charles S. Moffett, Mrs Kathy Rothkopf.

Ph. P. Lambert

médailles de la part du Conseil Général des Yvelines et de la Ville de Chatou (gravure: "Le Déjeuner des Canotiers") à M. le Directeur et à ses émérites *curators*.

Nos adhérents de Washington, Mr et Mrs FREEMAN,



Le groupe devant l'entrée de la Phillips Collection.

hoto P. Lambert

sont au rendez-vous. Nous les remercions. Nous partons à regret, car nous ne pourrons revenir.

Devant le Potomac, à Washington Harbour, sous le soleil, dans le secteur très moderne du Watergate, nous dégustons un délicieux saumon grillé avant de continuer nos découvertes sous la houlette de Lily.

Afin d'alléger ce compte-rendu, qui n'en est pas vraiment un, énumérons quelques points chauds de nos visites essentielles, longuement commentées ou parfois rapides:

• le Capitole (12 000 hommes d'état et employés y travaillent);

• le musée de l'Aviation et de l'Espace ;

• le Mémorial de WASHINGTON, de JEFFERSON, de LINCOLN.

Tout est grand, je vous l'ai dit.



"Socks", America's First Cat

Le Mémorial des combattants américains, tués durant la guerre du Vietnam, est un long mur de granit poli noir en forme de V où sont gravés 58 132 noms. Ce monument, créé par une jeune femme sculpteur, est très émouvant. C'est un lieu de pèlerinage silencieux.

La Maison Blanche, largement contournée et commentée, ne sera pas visitée. Nous regrettons de ne pas apercevoir "Socks", le chat des CLINTON — dont la photographie est copieusement répandue dans tous les kiosques et librairies —.

En dehors de la ville, le cimetière d'Arlington, immense, suscite l'émotion : 160 000 soldats de l'armée américaine y reposent. Certains d'entre nous se recueilleront devant le monument au soldat inconnu et assisteront à la relève de la garde, tandis que d'autres s'inclineront devant la grande dalle pavée grise sous laquelle est inhumé un jeune président assassiné lâchement : John F. KENNEDY. Sa femme l'a "rejoint" en ce lieu ainsi que leur jeune enfant mort à la Maison Blanche. La flamme éternelle brûle.

Ce même matin, à Mount Vernon, en Virginie, la campagne chère à Georges WASHINGTON s'offre à nos yeux. Sa maison, de style géorgien, construite en 1743, renferme, intacts, tous les souvenirs et le mobilier de la vie rurale du premier président des U.S.A. (1732-1799). Elle domine la colline qui surplombe le Potomac. La clef de la Bastille, cadeau de LA FAYETTE, héros cher au cœur des Américains, est exposée dans le hall de la maison.

Au retour, nous traversons Alexandria, ville d'origine écossaise. Nous admirons toutes ces maisons anciennes. De retour à Washington, un déjeuner rapide au snackbar de la *National Gallery of Art* nous remet sur pied: 55 000 œuvres d'art nous attendent! Notre guide américain nous en offre une sélection. Puis, en liberté, avec Lily qui commente, Patrick qui commente... nous commentons aussi! Et nous admirons. Le sens des tableaux de VERMEER, admirables, est discuté passionnément. J'allais dire âprement.

Afin de nous faire plaisir, hors programme, Lily, enthousiaste, nous entraîne, en fin d'après-midi, au Kennedy Center. C'est beau, grandiose: salles de concert, d'exposition, deux grands théâtres. Le buste de J.F. KENNEDY domine le très grand hall à tapis rouge.

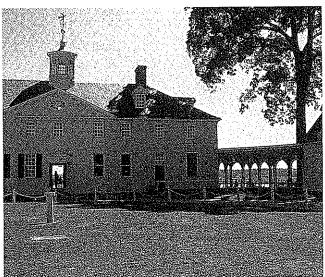
Nous remercions longuement Lily qui maintenant va nous quitter. Le Potomac coule, éternel, devant le Kennedy Center. Il fait doux. Le soir, at "Home of Beef" pittoresque, nous mangerons... un gros steak and one potato!

Le lendemain, c'est samedi. Après un classique petit déjeuner américain, nous reprenons un car plus petit que nous appellerons le fourgon mortuaire, à cause de ses vitres teintées! Nous avons le même aimable chauffeur noir. Patrick est présent, mais c'est Marc, sosie de Leslie HOWARD, qui commentera jusqu'à la fin du voyage. C'est un New-Yorkais.

La traversée du quartier Est de Washington nous présente une autre face de la si belle capitale : que de problèmes vitaux existent en ces lieux misérables réservés, pour la plupart, à une population noire dédaignée.

Baltimore, au fond de la Chesapeake Bay, au premier abord ne nous séduit pas, excepté dans des vieux quartiers de Fellspoint, son petit marché couvert pittoresque où l'on vend même du pain français et des bouteilles d'eaux minérales françaises!

Le car subit une crevaison! Marc s'active, nous trouve des taxis; ainsi, sans trop de retard, nous atteignons, dans un secteur très boisé de Baltimore; le *Museum of Art*, moins important que celui de Washington. Une grande salle est consacrée à Andy WARHOL. Au retour, nous sommes, là encore, séduits



Mount Vernon - La maison de Georges Washington

hoto P. Lamber

par de très jolies maisons.

L'après-midi, toujours sous le soleil, nous déambulons autour du nouveau port de loisirs de Baltimore : bateaux de petite croisière, gratte-ciel de PEI.

La foule bigarrée, populaire, s'en donne à cœur joie. Ici, on se restaure et on boit partout. C'est très gai, bruyant, plein de magasins. Un King Kong géant a été placé sur la terrasse d'un building, le "Maryland Science Center".

Nous observons que les Américains et les Américaines sont souvent obèses!

Nous voici en Pennsylvanie: la forêt de William PENN. Il fait nuit à notre arrivée à Philadelphie, capitale de l'état. Sans enthousiasme, nous débarquons dans une rue sombre, étroite, bordée de hautes tours.

Mais l'hôtel Warwick est luxueux, très confortable.

Une douche dans le marbre blanc, une tenue plus habillée et nous nous rendons à deux pas chez "Magnolia" où nous attend un dîner cajun épicé servi dans une ambiance fort joyeuse. Les Américains fêtent leurs anniversaires bruyamment au restaurant! Tant pis pour ceux qui voudraient parler.

Le lendemain, nous partons à Merion. La Barnes Foundation, située dans un parc boisé à 10 km au Nord-Ouest de Philadelphie est, depuis 1994, ouverte au public, malgré l'opposition des propriétaires des somptueuses maisons voisines. Des pancartes nous préviennent de leur hostilité! L'affluence des visiteurs et de leurs véhicules n'est pas appréciée! C'est dans sa maison créée en 1922 que le docteur Albert C. BARNES, industriel pharmacien, richissime amateur d'art, a réuni sa collection*. L'accrochage actuel est celui du maître de ces lieux: un entassement vertical sans cheminement logique, mais génial. Ici sont réunis plus de mille chefs-d'œuvre impressionnistes, post-impressionnistes, cubistes: 180 RENOIR,

1 Devant le restaurant du Port de Washington. Photo AMF 2. Entrée Est de la National Gallery of Art Deux œuvres de Moore "Couteau" et "Miroir", 1977/78. Photo P. Lambert 3 Washington, le Mémorial de la Marine. Photo P. Lambert 4 Mémorial des Combattants du Vietnam. Photo P. Lambert Nous avons rapporté le C.D. ROM de

Nous avons rapporte le C.D. ROM de la Collection. On peut entendre notamment la voix d'Ambroise VOLLARD remerciant BARNES de son hospitalité en Amérique!



Notre guide "Schela".

69 CÉZANNE, 60 MATISSE, et plusieurs SEURAT, ROUSSEAU, MONET, MANET, DEGAS, VAN GOGH... Seul MATISSE représente largement le fauvisme. La "Danse" est là. BARNES n'appréciait-il pas DERAIN, MINCK...? Sans doute.

De retour au centre ville, voici notre nouveau cicérone. Elle s'appelle Schela. Elle est vêtue "à la coloniale" — les Amishes ne sont pas loin -. Nous lui demandons si cette tenue lui est habituelle: «Oh non, répond-elle, c'est seulement pour les visites! ».

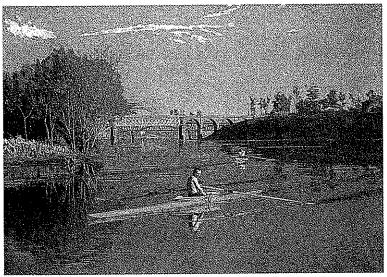
Schela nous guide dans Philadelphie qui, à l'encontre de ce que nous disions lors de notre arrivée pluvieuse, est une belle ville historique. L'Indépendance y fut signée, le Congres Hall fut le siège du premier parlement, les monnaies britanniques y furent fondues et devinrent la "Cloche de la Liberté" sur laquelle l'historique est écrit en français.

Schela nous guide dans les quartiers très anciens de la première cité. Les maisons sont jolies. Nous déjeunons avec elle dans l'ancienne Bourse transformée en galerie marchande.

Nous nous rendons ensuite au Philadelphia Museum of Art, fondé en 1876. Il possède, nous dit-on, plus de 500 000 pièces (œuvres)! Notre guide américaine nous présente un choix de chefs-d'œuvre dont une Crucifixion de Roger VAN DER WEYDEN (1399-1464) d'une rare grandeur et pureté: aucun paysage ne vient troubler le fond peint uniquement en rouge cinabre... Quelle élévation!

"Les Grandes Baigneuses" de CÉZANNE, "Les Baigneuses" de RENOIR, les "Tournesols" de VAN GOGH, "Le Bon Bock" de MANET, les "Peupliers" de MONET, etc. sont exposés.

La liberté de visite nous permet, une fois de plus, de choisir les salles.



Thomas Eakins "Max Smith dans son skiff" Metropolitan Museum of Art - New York.

En sortant de ce magnifique musée, nous courons, juste en face, admirer le vaste plan d'eau. C'est le haut lieu du canotage américain que le peintre Thomas EAKINS (1844-1916) a su si bien rendre.

La grisaille et la forte circulation nous attendent sur l'autoroute qui mène à New York. Marc commente : comment vit-on en cette région ? L'hôtel est en plein Manhattan, 8th, avenue "New York New York"! Nous prenons des taxis vite hélés par Marc et nous nous retrouvons dînant dans un club de jazz : une chanteuse blanche, trois musiciens noirs nous divertissent tandis que nous mangeons : un gros steak (toujours très tendre) et, bien entendu, one potato énorme! Les vegetables qui accompagnent parfois ne sont jamais cuits.

Le lendemain, c'est lundi ; sous la houlette de Marc (Patrick nous a quittés à Philadelphie), nous partons à la découverte de New York, ville immense, fascinan-

• Le World Trade Center (110 étages, 420 m de hauteur), Wall Street, secteur de gratte-ciel, mais aussi Greenwich Village, Soho, Chinatown, Little Italy... et même un petit tour au marché biologique en plein air où fruits, fleurs, légumes sont agencés en tableaux vivants, ou en natures mortes artistiques. Là, comme à Baltimore, on peut acheter du pain français.

Nous contournons Central Parc et ses quartiers riches. Le ciel s'éclaire et nous permet une heureuse visite à Long Island avant d'avoir jeté, en passant, un œil (mais vraiment un œil) sur la "Lady" de BAR-THOLDI.

Long Island est une presqu'île attachée à Quens : 170 km de long dans l'océan. C'est vert, c'est joli, les maisons sont ravissantes, très bien entretenues, espacées dans les parcs naturels. Eh bien, non, les Américains ne mangent pas que des huîtres cuites! À Oster Bay, nous dégustons, au restaurant, ces coquillages crus. Les huîtres qui sont rondes sont très bonnes. On aimerait vivre là à Oster Bay dans une petite maison en bois peinte en blanc. Nous pensons à "Gatsby le Magnifique" de Scott Fitzgerald, à son luxe et à son drame.



La Phipps Mansion à Old Westbury (Long Island).

Mais la Phipps Mansion à Old Westbury nous attend. Le manoir du richissime M. PHIPPS est devenu un lieu de visite. Il est protégé et géré par une Association très active. Des concerts, des réceptions y ont lieu.

Le guide ne parle que l'anglais, mais il a de l'humour ;

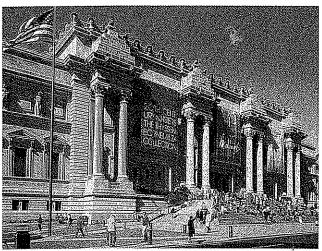
notre ami Roger A. LHOMBREAUD, qui, spontanément, le traduit pour notre plaisir (et le sien), en a aussi. Au passage, remercions-le.

Tout ici est bien agréable : le mobilier luxueux, les tableaux, l'agencement original de la maison, le grand parc, les fleurs, les arbres et le soleil en prime.

Au retour, nous longeons les plages, les vignobles inattendus, les haras, les golfs. Tout est luxe et beauté. Puis nous replongeons dans la grande ville surchargée.

Le soir, nous dînons mal, bien que copieusement, au restaurant italien voisin de l'hôtel; Certains ont eu la bonne idée d'assister à une comédie musicale : "Cats" ou "Sunset Boulevard"; nous sommes à Broadway, ils ont eu raison.

Hélas, le matin du 24 septembre, il pleut sur New York. Mais Carol nous attend au *Metropolitan Museum of Art*, à peine plus petit que le Grand Louvre! Ou aussi grand? Classiquement, elle a fait un



L'entrée du Metropolitan Museum of Art.

choix parmi toutes les merveilles de ce musée. Carol connaît Chatou, quelle surprise! Elle a déjeuné chez Fournaise!

La reconstitution d'un site égyptien — original d'un temple avant que le lac Nasser ne le fasse disparaître — nous laisse pantois. Le grand salon de l'architecte de génie, Franck LLYOD WRIGHT, également, le temple hindou... Il est curieux de retrouver, reconstitués pierre par pierre, des chefs-d'œuvre architecturaux de certains châteaux et églises français.

Là encore, nous admirons plusieurs VERMEER, puis les impressionnistes français et américains. Nous apprécions beaucoup WHISTLER, Mary CASSATT (beaucoup d'huiles), SARGENT, PRENDERGAST si original, MERCALL, HASSAM; de Karl F FRIESEKE*, qui vécut presque toute sa vie en France, à Giverny puis en Normandie, un seul tableau: un grand nu superbe dont la chair bleutée évoque un certain nu de RENOIR**: « La chair en putréfaction » a écrit un critique de l'époque.

On découvre un DERAIN, un seul ! C'est le portrait du cher Lucien GILBERT, peintre et ami du peintre, qui demeurait à Chatou. Dans notre mémoire reste le souvenir de salles très nombreuses remplies de chefs-d'œuvre. On ne peut décrire cela.

Dans l'hôtel particulier d'Henry CLAY FRICK, magnat de l'acier de Pittsburg (tels Phipps, Carnegie...), nous découvrons, après l'audiovisuel, des intérieurs magnifiquement décorés de mobiliers, de sculptures, de peintures : TITIEN, LE GRECO, REMBRANDT, VAN EYCK, GOYA, BOUCHER, FRAGONARD, CHARDIN, nous enchantent, ainsi que trois radieux VERMEER. Par contre, M. FRICK n'a acheté qu'un seul RENOIR :

^{**}Nu dans le jardin de la rue Cortot à Montmartre. Torse : effet de soleil.



Les ponts de Manhattan et de Brooklyn.

P. Lambert

^{*} Cinq tableaux de FRIESEKE sont exposés au musée américain de Giverny.

au Luxembourg, une jeune femme, sans doute l'épouse d'Edmond, frère de l'artiste, promène ses deux adorables fillettes.

Cette dernière journée se termine par une visite complémentaire de New York, dont Harlem, où ont été murées les portes et fenêtres de nombreux immeubles par les propriétaires, afin que les locataires noirs ne puissent plus les occuper. Ils ne payaient pas leur loyer.

Mais le jazz.naquit à Harlem!

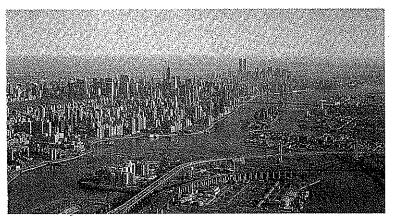
Les magasins sont grands, luxueux. Nous y faisons, en fin de journée, un shopping qui, pour la plupart d'entre nous, n'est pas excitant. Nous avons tant de commerces chics à Paris!

In extremis, l'Empire State Building, haut lieu touristique, construit en 1931 (on peut le dire : 448 m 65!) nous accueille jusqu'à son 86 ene étage. Il en a 101. Il pleut, mais la vue sur New York illuminé vaut la peine.

Adieu New York, adieu Marc! Bonjour Patrick, de retour! On s'installe dans l'avion de nuit.

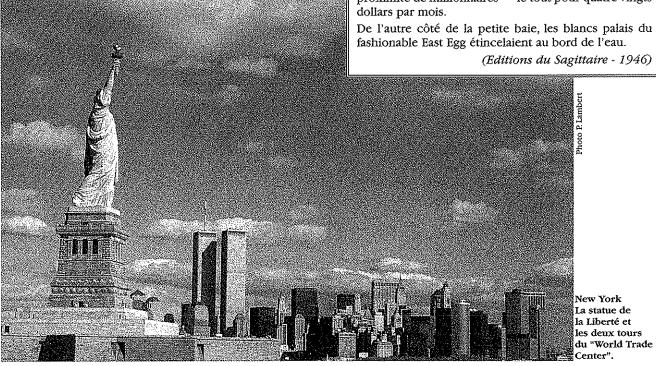
Nous avons fait un beau voyage.

Suzanne BERTAULD



À la pointe Sud de Manhattan

Photo P Lambert



Extrait de GATSBY LE MAGNIFIQUE de Francis Scott FITZGERALD (1925)

C'est tout à fait par hasard que la maison que j'avais louée se trouvait située dans une des plus étranges communautés de l'Amérique du Nord. Elle s'élevait sur cette île mince et turbulente qui s'allonge à l'est de New York — et où, entre autres curiosités naturelles, on remarque deux formations de terrain peu ordinaires. À vingt milles de la grande cité, une paire énormes, identiques quant au contour et séparés seulement par une baie, ainsi nommée par pure courtoisie, s'avancent dans la nappe d'eau salée la plus apprivoisée de l'hémisphère occidental, cette vaste basse-cour humide qu'on appelle le détroit de Long Island. Il ne s'agit point d'ovales parfaits - comme l'œuf de Christophe Colomb, ils sont tous deux aplatis, à leur point de contact - mais leur ressemblance physique doit être une source de confusion perpétuelle pour les mouettes qui volent au-dessus d'eux. Pour les êtres sans ailes, un phénomène plus intéressant est leur dissemblance en tout ce qui n'est point forme et grandeur.

Je demeurais à West Egg — l'œuf occidental — qui est, avouons-le, le moins chic des deux, bien que ce soit là une étiquette des plus superficielles pour exprimer le contraste bizarre et assez sinistre qui existe entre eux. Ma maison se trouvait à la pointe extrême de l'œuf, à cinquante yards à peine du détroit, et resserrée entre deux énormes bâtisses qu'on louait douze ou quinze mille dollars pour la saison. Celle que j'avais à ma droite était un monument colossal, quel que soit l'étalon d'après lequel on veuille la juger - de fait, c'était une copie de je ne sais quel hôtel de ville normand avec une tour à un de ses angles, d'une jeunesse saisissante sous sa barbe de lierre cru, une piscine de marbre en plus de vingt hectares de pelouses et de jardins. C'était le château de Gatsby. Ou, pour mieux dire, étant donné que je ne connaissais point M. Gatsby, c'était un château habité par un gentleman de ce nom. Quant à ma maison, elle offensait la vue, mais en petit, et on l'avait oubliée là, de sorte que j'avais vue sur la mer, vue en partie sur la pelouse de mon voisin et la consolante proximité de millionnaires — le tout pour quatre-vingts

fashionable East Egg étincelaient au bord de l'eau.

New York La statue de la Liberté et les deux tours du "World Trade

LA PHILLIPS COLLECTION

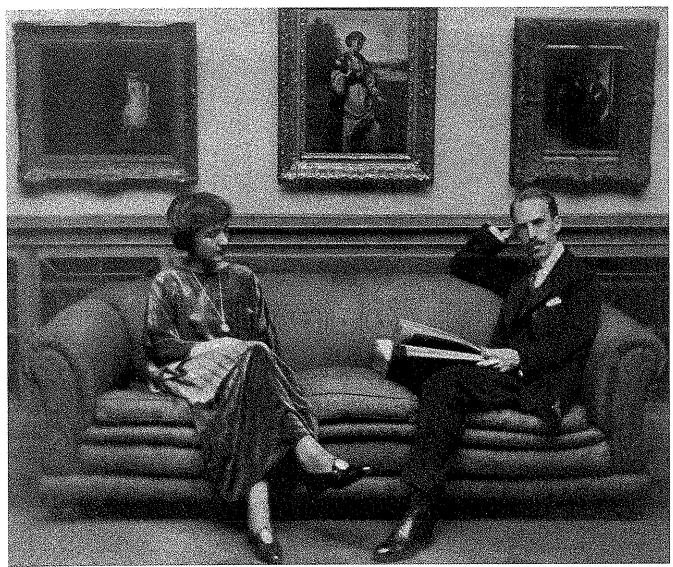
75 ans d'histoire

marque le 75^{ème} anniversaire de la *Phillips Memorial Art Gallery*, qui s'appelle à présent la *Phillips Collection*, Premier musée américain d'art moderne⁽¹⁾.

Il y a 75 ans, deux grandes salles d'une maison particulière [à Washington] étaient ouvertes en toute simplicité au public. Sur les murs, il y avait des toiles de CHARDIN, de MONET, de SISLEY, de MONTICELLI et de FANTIN-LATOUR. Et parmi ces tableaux, on trouvait également des œuvres de peintres contemporains américains: TWACHTMAN, WEIR, DAVIES, WHISTLER, LAWSON, LUCKS et HASSAM.

C'est en 1918 que Duncan PHILLIPS (1886-1966) lança cette Collection : il était le petit-fils du fondateur de la "Compagnie des Aciéries Jones et Laughlin", et il désirait honorer ainsi le souvenir de son père et de son frère, décédés à treize mois d'intervalle. PHILLIPS concevait son musée « comme un Mémorial, une bienveillante force dans la communauté où je vis, une influence qui donne de la joie, une source d'influence qui embellit la vie, qui incite les gens à regarder la beauté comme les véritables artistes la regardent.»

À partir d'une petite collection familiale, PHILLIPS réunit de 1918 à 1921 quelque 240 tableaux. Cette



Duncan et Marjorie Phillips

Photo Clara Sipprel, c. 1921-22 - Notice Phillips Collection

année-là, en octobre, il prend pour épouse Marjorie ACKER, peintre elle-même, et, avec son aide personnelle, ils choisirent la majorité des pièces de la Collection telle qu'on la voit aujourd'hui.

La Collection s'accrut à un niveau remarquable pendant les années vingt : l'acquisition du "Déjeuner des Canotiers", en 1923, puis, en 1925, "L'Insurrection" de DAUMIER et "La Montagne Sainte-Victoire" de CÉZANNE. En 1929, lorsque la Collection atteignit 600 toiles, la famille PHILLIPS déménagea et fit un musée de l'ensemble de son ancienne maison.

Duncan PHILLIPS achetait des œuvres d'art, pas uniquement parce qu'elles étaient partout célébrées, ni parce qu'elles avaient une importance historique, ou étaient d'une totale originalité, mais bien parce qu'elles le fascinaient en tant qu'aboutissement incomparable de la vision originale de tel artiste. Son goût, de plus en plus universel, excluait ce qui était académique et rebattu : il vénérait « l'artiste solitaire à la recherche de la beauté, l'artiste qui n'était point à la remorque de telle ou telle influence politique ou d'une organisation professionnelle... »...

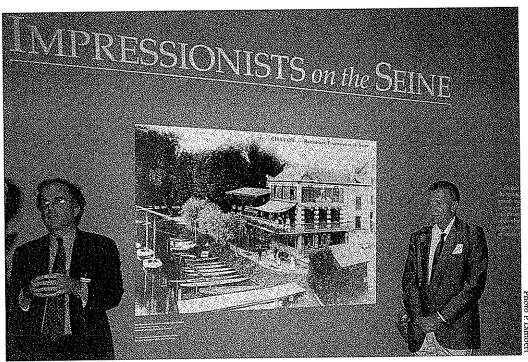
PHILLIPS croyait très fort au maintien de la tradition artistique nommant "La Collection" : Musée d'Art Moderne et de ses origines. Il a réuni des maîtres du passé tels que GRECO parce qu'il était le premier passionné expressionniste, CHARDIN parce qu'il était dans la direction que tous les peintres comprennent, le premier peintre moderne, et MANET pour l'expression picturale en pleine lumière. Il forma sa Collection sur ses artistes favoris: BONNARD, BRAQUE, KLEE, CÉZANNE, DAUMIER et TWACHT-MAN.

À la même époque, durant ces années vingt, Duncan et Marjorie PHILLIPS devinrent les mécènes enthousiastes de peintres américains contemporains : John MARIN, Georgia O'KEEFFE, Marsden HARTLEY et Arthur DOVE: PHILLIPS a été le plus grand collectionneur de tableaux de ce dernier artiste et, pendant vingt années, son principal mécène. Son soutien à Augustus YACK et à Karl KNATHS s'est également avéré décisif pour leur carrière artistique. PHILLIPS est aussi le premier Directeur d'un musée à exposer et à collectionner des œuvres de Milton AVERY.

Quand PHILLIPS disparut en 1966, sa femme, Marjorie, lui succéda comme directeur ; c'est elle qui, en 1971, célébra le 50eme anniversaire du musée avec une extraordinaire exposition de l'œuvre de Paul CÉZANNE comprenant des tableaux venus du monde entier ; elle publia, la même année, ses Mémoires de leur vie de collectionneurs. Leur fils, Laughlin PHILLIPS, devint directeur en 1972 : son principal souci a été d'assurer la sécurité matérielle et financière de la Collection. En 1992, Laughlin abandonna la gestion journalière de la Collection, et la première personne choisie en dehors de la famille pour diriger le musée fut Charles S. MOFFETT(2). C'est lui qui mènera la Phillips Collection à son 75ème anniversaire et vers le 21ème siècle.

(1) Notice du dossier de presse "Celebrating 75 years of Modern Art" - Traduction Roger A. LHOMBREAUD.

(2) N.d.I.R - Au préalable, Charles S. MOFFETT était Conservateur au Département des Peintures Européennes du Metropolitan Museum of Art de New York. Il eut l'occasion de participer à la grande exposition MANET qui se tint à Paris au Grand Palais en 1983, puis à New York.



Hall d'entrée de la Phillips Collection - À gauche, le Directeur Mr Moffett accueille le groupe. Sous le titre de l'exposition, on reconnaît la photographie de la Maison Fournaise.

L'Exposition "Impressionists on the Seine"

Célébration du "Déjeuner des Canotiers" de RENOIR

L est sans doute présomptueux de notre part de vouloir donner un aperçu de cette magnifique exposition sans reproduire les œuvres exposées et nous ne pouvons que renvoyer au superbe catalogue* de 262 pages coédité par la *Phillips Collection*, que l'on peut consulter au Musée Fournaise ou sur demande à l'Association. Cependant, il nous a paru utile de citer pour nos lecteurs les artistes représentés et les titres des principales œuvres (certaines sont reproduites dans les nombreux ouvrages édités en France).

L'exposition présentait 60 tableaux des grands maîtres impressionnistes, choisis pour leur qualité et leurs vues de la boucle de la Seine, d'Argenteuil à Bougival, ou des scènes de canotage, à quelques exceptions près :

- 14 œuvres venaient de 5 collections privées ;
- 46 œuvres émanaient de 28 musées, dont 21 américains et 7 européens : 3 français (Rennes, Orsay et Orangerie à Paris) et 4 autres (Zurich, Otterlo, Vienne et Stuttgart).

Les artistes étaient représentés ainsi :

Gustave CAILLEBOTTE

4 œuvres:

- "Canotiers ramant sur l'Yerres"
- "Périssoires sur l'Yerres"
- "Le Pont d'Argenteuil et la Seine"
- "Le Bassin d'Argenteuil"

Edouard MANET

2 œuvres:

- "Bords de la Seine" Argenteuil
- "En bateau"

Claude MONET

23 œuvres, parmi lesquelles on voyait :

- "La Grenouillère" (M.M.A. New York)
- "La Seine à Bougival le Soir"
- 15 toiles sur Argenteuil, le bassin, le pont de chemin de fer, les voiliers, Poissy, Petit Gennevilliers...

Berthe MORISOT

2 œuvres:

- "Bateaux sur la Seine"

- "Vue de Paris depuis le Trocadéro"

Camille PISSARRO

3 œuvres:

- "Barrage sur la Seine" Bougival
- "La Seine à Port Marly"
- "Le Lavoir à Bougival"

• Pierre-Auguste RENOIR

14 œuvres:

- "La Grenouillère" (Musée de Stockholm)
- une "Grenouillère" (coll. privée Artemisgroup) [nous estimons l'identification erronée, la vue est probablement à Bougival]
- le grand chef-d'œuvre "Le Déjeuner des Canotiers"
- "Le Déjeuner au Bord de la Rivière" (ou des rameurs)
- "Les Canotiers à Chatou"
- "La Seine à Chatou" (Boston)
- "Le Pont de Chemin de Fer de Chatou"
- "Portrait de M. Fournaise" (l'homme à la pipe)
- "Autoportrait" Renoir 1875
- "Les Deux Sœurs sur la Terrasse" Bougival
- 2 tableaux sur : Argenteuil (voilier), Asnières (la vole)
- 2 divers : "Près du Lac" et "Femme à l'Éventail"

Alfred SISLEY

12 œuvres se situant à Argenteuil, Bougival, Port-Marly, St-Germain-en-Laye, Villeneuve-la-Garenne.

Enfin, le catalogue décrit sous la plume du directeur et des conservateurs la formation de l'Impressionnisme, la vie des artistes sur les bords de la Seine, leur séjour, leur façon de voir la réalité, de la représenter, et une étude très détaillée sur RENOIR, la genèse et la composition du "Déjeuner des Canotiers".

À titre indicatif, grâce à l'index des noms, nous voyons que dans les chapitres du catalogue, les FOURNAISE (père, fils ou fille) sont cités 10 fois, la Maison Fournaise 21 fois, Chatou 23 fois, la Grenouillère 9 fois, Bougival 22 fois. On peut dire que Chatou et la Maison Fournaise ont acquis maintenant une réputation internationale.

Jean-Guy BERTAULD

^{*} Catalogue de l'exposition "Impressionists on the Seine : a celebration of Renoir's Luncheon of the Boating Party" - Counterpoint in Association with the Phillips Collection, Washington.

Histoire du "Déjeuner des Canotiers" de Renoir

E Déjeuner des Canotiers" est aujourd'hui l'un des tableaux les plus connus mondialement ; sa présence dans les ouvrages touchant à l'impressionnisme n'est concurrencée que par le nombre de ses reproductions, dans des planches d'ouvrages, des cartes postales, des puzzles et tant d'objets vendus dans les boutiques de souvenirs : mais, depuis que RENOIR l'a terminé et y a apposé sa signature, en 1881, le nombre des propriétaires de l'original est resté très limité. Ce tableau a été presque immédiatement acheté par Paul DURAND-RUEL, le 14 février 1881; puis il est brièvement passé par les mains d'un collectionneur parisien, Ernest BALENSI, pour redevenir la possession de DURAND-RUEL au début de 1882, à temps pour la Septième exposition impressionniste en mars [...].

La plus grande partie des critiques qui rendirent compte de cette exposition saluèrent d'une manière élogieuse "Le Déjeuner des Canotiers"... Le témoignage le plus enthousiaste, et sans réserve, vint d'Armand SILVESTRE dans La Vie Moderne: « C'est l'un des plus beaux tableaux de cet art-fauteur-detroubles que les Indépendants ont réalisés. Je le trouve, pour ma part, absolument superbe!» On donnait dès lors à cette toile divers titres : "Repas des canotiers", "Déjeuner à Bougival", "Dîner des canotiers". DURAND-RUEL décida, après cette Septième exposition, de présenter une série de manifestations dédiées, chacune, à un seul artiste. "Le Déjeuner des Canotiers" fut à nouveau présenté au public lors d'une exposition consacrée à RENOIR en avril 1883, dans les nouveaux locaux de sa galerie, boulevard de la Madeleine à Paris.

Au cours des premières années, le public américain n'accorde pas beaucoup d'égards au nouveau mouvement de peinture ; malgré cette attitude, DURAND-RUEL fit le projet de monter des expositions à l'étranger. Dès septembre 1883, "Le Déjeuner des Canotiers" effectua sa première traversée de l'Atlantique pour faire partie à Boston d'une exposition de peintres étrangers, la première qui rassembla dans ce pays un nombre aussi important d'impressionnistes français. Trois ans après, en 1886, la toile retourna aux États-Unis : elle fit partie d'une très importante exposition organisée par l'American Art Association à New York. Elle comprenait 289 tableaux et connut un certain succès; si bien qu'après, elle fut présentée à l'Académie Nationale de Dessin (National Academy of Design). Trente-huit œuvres de RENOIR figuraient dans ce qui a constitué alors la plus importante exposition consacrée à la peinture impressionniste...

En 1905, DURAND-RUEL fit parvenir 315 tableaux

d'artistes modernes français, de BOUDIN à RENOIR, pour une exposition qui se tint dans les *Grafton Galleries* de Londres. Bien que "Le Déjeuner des Canotiers", présenté sous le titre de "A Lunch after Rowing" (Déjeuner après une partie de canotage), n'ait point été particulièrement mentionné, l'exposition fut, sans aucun doute, l'une des plus importantes qui aient été consacrées à la peinture impressionniste.

"Le Déjeuner des Canotiers" fit une apparition en 1917 à Zurich, et ne traversa à nouveau l'Atlantique qu'en 1923, pour être exposé dans la nouvelle Galerie de DURAND-RUEL à New York, dans la 57^{ème} Rue.

Joseph DURAND-RUEL, fils de Paul, avait pris l'initiative, le 27 novembre 1922, de prévenir Duncan PHILLIPS de l'imminence de l'exposition à New York d'un ensemble d'œuvres de RENOIR : « Nous venons d'envoyer vers ce pays, pour une courte durée, plusieurs des plus importantes toiles de RENOIR qui font partie de notre collection privée de Paris ». PHILLIPS se rendit à New York pour y voir des peintures qui « n'étaient qu'à voir seulement », mais « pas à vendre ». Il est probable que ces toiles avaient été apportées aux États-Unis pour y susciter de l'intérêt pour RENOIR, et pour témoigner du haut degré de qualité des œuvres détenues par DURAND-RUEL.

PHILLIPS venait d'ouvrir, fin 1921, son nouveau musée, la Phillips Memorial Gallery ; il avait effectué auparavant un certain nombre de déplacements en Europe et avait partout visité des musées et des galeries. Il avait dû probablement voir pour la première fois "Le Déjeuner des Canotiers" dès 1911, lors d'une visite à Paris chez DURAND-RUEL. Il avait alors rapporté dans son Journal son enthousiasme pour les œuvres de DEGAS, de MONET et, par-dessus tout, de RENOIR, au sujet duquel il écrivit : « Son œuvre est débordante d'une bonne humeur contagieuse, elle possède une frémissante vitalité dans sa fougueuse exaltation pour la vie moderne. De jolies jeunes filles dans une loge à l'Opéra, ou dînant à la terrasse d'un café..., un groupe de Parisiens finissant leur repas, le long de la rivière par une chaude journée... ». Cette première description laisse supposer que ce fut à ce moment-là que PHILLIPS découvrit "Le Déjeuner des Canotiers"...

Lorsqu'en 1923 PHILLIPS et sa nouvelle épouse Marjorie firent un voyage en Europe et s'arrêtèrent à Paris, Joseph DURAND-RUEL les invita à déjeuner chez lui. La grande peinture était accrochée dans la salle-à-manger : ils purent alors admirer, comme Marjorie le formula, « ce fabuleux chef-d'œuvre de RENOIR, qui vous procure incroyablement un sen-

timent de vivante séduction et de ravissement.» PHILLIPS fit clairement entendre qu'il désirait acquérir cette toile pour son musée. Le 9 juillet 1923, DURAND-RUEL écrivit à PHILLIPS à l'Hôtel Trianon Palace à Versailles : « Comme convenu, nous vous vendrons le tableau de RENOIR "Le Déjeuner des Canotiers à Chatou" qui se trouve dans notre collection privée, pour la somme de cent vingt mille [dollars], plus un intérêt de cinq pour cent... Nous expédierons le tableau chez vous à New York et attendrons vos instructions avant envoi. »

Le lendemain même, PHILLIPS adressa une longue lettre à Dwight Clark, le trésorier de son musée, pour lui faire part de la passionnante nouvelle : « [...] mais le grand accord RENOIR conclu entre DURAND-RUEL et la Phillips Memorial Gallery permet à celleci d'être le possesseur [sic] d'un des plus grands tableaux du monde. "Le Déjeuner des Canotiers" est le chef-d'œuvre de RENOIR, plus beau que n'importe quel RUBENS et aussi beau qu'un TITIEN ou GIORGIONE . Sa renommée est immense et les gens feront des milliers de miles /kilomètres] jusque chez nous pour le voir. Il soulèvera un bien plus grand intérêt pour notre projet que tout le reste de notre collection réunie. Un tel tableau fait sensation partout où il est exposé. DURAND-RUEL m'a demandé de n'en souffler mot à personne ici, de peur que la nouvelle ne parvienne à qui que ce soit susceptible de lancer une campagne de presse pour empêcher que ce chef-d'œuvre de la peinture française quitte la France... Le tableau sera expédié en octobre [...] »

La peinture fut envoyée le 13 septembre 1923. Le 18 octobre, Duncan PHILLIPS écrivit à MM. HOLSTON et DURAND-RUEL: « Nous avons bien reçu les caisses contenant le RENOIR [et d'autres tableaux]; mais ma maison n'est pas encore prête pour eux, nous les avons laissés dans leurs caisses. » Le 27 novembre, PHILLIPS écrivit à Georges DURAND-RUEL pour lui demander si l'on pouvait rendre publique la nouvelle de son acquisition du "Déjeuner des Canotiers".

Il était excessivement fier de sa toute récente transaction : il désirait que l'importance du chef-d'œuvre de RENOIR fût clairement certifiée, et que DURAND-RUEL « confirme qu'il s'agit du tableau le plus important que vous ayez vendu. » PHILLIPS ajouta que s'il était fier d'être connu en tant qu'acheteur du tableau pour la Phillips Memorial Gallery, il était d'avis que l'on « suggère qu'il avait déboursé une grosse somme, sans que le véritable chiffre ne soit donné. »

Malgré l'accord des deux parties pour garder secret le prix du tableau, la presse considéra que cela faisait partie de l'information à publier; des articles rapportant l'acquisition citèrent le chiffre de \$150 000. Le 1er décembre 1923, le New York Herald, rendant compte d'un communiqué publié par la Galerie DURAND-RUEL, déclara que le tableau avait été acheté « pour le prix le plus élevé qui fût pour une toile de RENOIR ou pour n'importe quelle autre œuvre contemporaine. D'après l'avis des experts, la Phillips Gallery attirera des amateurs d'art de tout le pays pour venir voir ce tableau dans lequel RENOIR a mis toute sa maîtrise du dessin et de la couleur » Une semaine après, le 9 décembre 1923, le New York Times Magazine consacra un article dont le titre était : « Le plus grand des RENOIR acheté pour l'Amérique ». Selon le Star de Washington, daté du 30 décembre 1923, le tableau sera présenté pour la première fois au public le Jour de l'An 1924...

Les archives de la *Phillips Collection* mentionnent que le tableau fut en premier lieu accroché dans la galerie principale du bâtiment avec, de chaque côté, des œuvres de SISLEY. PHILLIPS vendit par la suite "Bords de Seine à Argenteuil", mais, à ce jour, "Louveciennes en hiver" reste accroché dans la même galerie que "Le Déjeuner des Canotiers".

Extrait de l'article* de Eliza E. RATHBONE Trad. Roger-A. LHOMBREAUD Montage Jean-Guy BERTAULD



*Catalogue de l'exposition Impressionists on the Seine : a Celebration of Renoir's "Luncheon of the Boating Party" - Washington D.C. Counterpoint, in Association with the Phillips Collection Septembre 1996.

Le groupe des AMF devant le chef-d'œuvre ` de Renoir.



Les premières expositions et les titres du tableau*

- Achat à l'artiste par Paul DURAND-RUEL,
 14 février 1881 Titre dans le livre d'achat :
 "Déjeuner Champêtre" Vente à BALENSI,
 10 décembre 1881. Dans le livre de vente : "Les Canotiers". Rachat à BALENSI, 05 avril 1882,
 "Déjeuner champêtre".
- Paris, "Septième Exposition des Artistes Indépendants", 01-31 mars 1882 (cat. 140), "Un Déjeuner à Bougival".
- Paris, Durand-Ruel, 9 bd de la Madeleine, "Exposition des œuvres de P.A. RENOIR", 1-25 avril 1883 (cat.37), "Dîner à Chatou".
- Boston, Institute Fair, Foreign Exhibition, "American Exhibition of Foreign Products, Arts and Manufactures", septembre 1883 (cat. 26), "Boatman's Breakfast - Bougival".
- New York, American Art Galleries, "Works in Oil and Pastel by the Impressionists of Paris", 1886 (cat. 185), "Le Déjeuner à Bougival".
- Paris, Durand-Ruel, "Exposition A. RENOIR", mai 1892 (cat. 5), "Déjeuner à Bougival".

- Paris, Durand-Ruel, rue Laffitte, "Exposition de tableaux de MONET, PISSARRO, RENOIR et SISLEY", avril 1899 (cat. 83), "Canotiers à Bougival".
- Paris, Petit Palais, "Salon d'Automne, 2ème Exposition", 15/octobre-15 novembre 1904 (cat. 11).
- Londres, Grafton Galleries, "Pictures by BOUDIN, CÉZANNE, DEGAS, MANET, MONET, MORISOT, PISSARRO, RENOIR and SISLEY", janvier-février 1905 (cat. 244), "A Lunch After Rowing".
- Zurich, Kunsthaus, "Französische Kunst des XIX und XX Jahrbunderts", 5 octobre-15 novembre 1917 (cat. 167), illus., "Le Déjeuner des Canotiers".
- New York, Durand-Ruel, "Seven Paintings by RENOIR", janvier 1923.

Désormais, le tableau conservera toujours son nom "Le Déjeuner des Canotiers" ou "Luncheon of the Boating Party".

Jean-Guy BERTAULD

^{*} Archives Durand-Ruel communiquées à notre Association, et reprise partielle du Catalogue de l'Exposition p. 237.

La création d'un chef-d'œuvre ou le laborieux travail de Renoir

ENDANT la préparation de l'exposition "Impressionists on the Seine", la Phillips Collection a entrepris la première étude technique qui ait été réalisée sur "Le Déjeuner des Canotiers".

Les résultats complexes de ce travail sont publiés dans le catalogue de l'exposition déjà cité. L'article, signé par Elizabeth STEELE (pp. 221-229), relate longuement les conclusions fournies par les différents examens par radiographie X et par réflectographie infrarouge et résout bien des points demeurés longtemps sans réponse concernant l'exécution et la composition du célèbre tableau.

S'il n'est guère possible de donner ici le contenu des neuf pages de l'étude détaillée, on peut résumer l'essentiel des résultats ainsi :

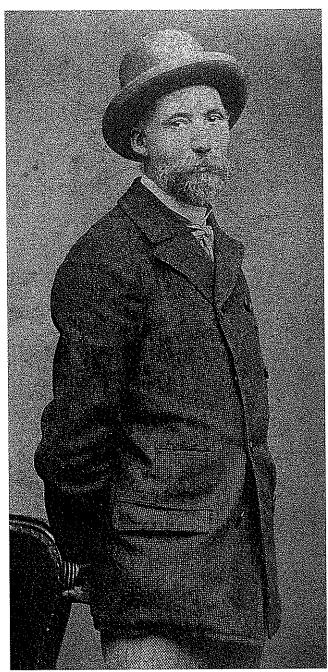
Selon l'auteur, l'œuvre a été mise en chantier à plusieurs reprises et a subi, au cours de sa réalisation, de nombreuses modifications. RENOIR a peint, puis repeint par-dessus la première, parfois la seconde ébauche, de nouvelles postures pour les différents personnages. Il a retravaillé, dans son atelier, leurs positions, leurs gestes, pour obtenir l'effet d'un mouvement plus subtilement équilibré.

Le peintre a également modifié, à plusieurs reprises, les teintes (en particulier celles des chapeaux des dames) pour réussir à donner un équilibre visuel de plus en plus raffiné entre les taches claires et foncées.

On peut supposer que RENOIR a commencé à composer les premiers éléments de sa toile sur le balcon lui-même, mais que l'œuvre a été réalisée en atelier. Il ne s'agit donc pas là d'un tableau de plein-air. L'étude technique a révélé que les personnages et le cadre ont été retravaillés, réévalués en atelier, à partir de ce qu'il avait tout d'abord représenté. RENOIR a bien donné l'impression de capter l'instantanéité de la scène, mais ce résultat, il ne l'a obtenu qu'au prix d'un lent travail de recomposition et d'un savant rééquilibrage des relations entre les divers éléments de la réalité.

Pour nos lecteurs, nous citerons, parmi les modifications, les points suivants qu'il est facile de situer en regardant la photographie du tableau :

- Dans le haut de la toile, les coups de pinceau indiquent la présence d'un paysage plus profond avant que la bordure en feston du store ne soit complètement représentée.
- Les deux hommes à l'arrière du balcon étaient plus grands et l'homme de droite, à l'origine, regardait vers l'artiste.
- Le store et sa bordure ont subi des modifications.



Auguste Renoir vers 1875

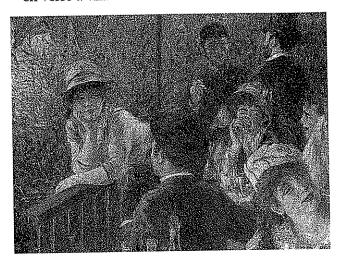


Photo coll. Sirot-Engel

- •Le tablier entier du pont du chemin de fer était visible dans le premier état.
 - •Le chapeau du fils FOURNAISE (à gauche) a changé plusieurs fois de position.



- Aline CHARIGOT (la femme au petit chien) était presque de face, les manches de sa robe étaient de trois quarts, le bras droit plus en arrière sur le côté et sa main semblait tenir un verre.
- L'épaisseur de la peinture prouve que RENOIR a retravaillé plusieurs fois la table et les objets. Devant l'homme assis, une carafe a été transformée en verre à vin.



- Dans le milieu du tableau, la femme buvant un verre et celle au chapeau blanc ont été remaniées. Le chapeau de celle-ci a changé de place, une autre paire d'yeux apparaît un peu plus haut. L'image fantôme de la première femme se voit à l'examen par réflectographie.
- L'examen de la tête de la femme qui se penche sur le balcon montre que son nez et son menton ont été également modifiés.

Les points évoqués ici, parmi ceux de l'étude détaillée, révèlent les difficultés que RENOIR a dû surmonter et l'effort important qu'il a fourni durant l'année 1880 pour arriver à rendre l'atmosphère naturelle qu'il souhaitait et qui fait de ce tableau un tel chef-d'œuvre, une perfection.

Il faut également rapprocher ces observations des quelques lettres connues que l'artiste adressa à ses amis pendant cette période de création.

Lettre à Paul BÉRARD⁽¹⁾ à Wargemont

(extrait)

"[...] J'espère vous voir à Paris au 1er octobre car je suis à Chatou. Je n'ai pu résister d'envoyer promener toutes décorations lointaines et je fais un tableau de Canotiers qui me démangeait depuis longtemps. Je me fais un peu vieux et je n'ai pas voulu retarder cette petite fête dont je ne serais plus capable de faire les frais plus tard, c'est déjà très dur. Je ne sais pas si je le terminerai, mais j'ai conté mes malbeurs à Deudon* qui m'a approuvé quand même, les frais énormes que je fais ne me feraient

pas finir mon tableau, c'est toujours un progrès : il faut de temps en temps tenter des choses audessus de ses forces [...]

Je suis entouré de gens, je vous écrirai mieux un autre jour.[...] »

* DEUDON, ami de Paul BÉRARD et de RENOIR, propriétaire du magasin Old England.

Lettre au Docteur Georges de BELLIO⁽²⁾ à Paris (extrait)

«[...] Je suis retenu à Chatou, impossible d'aller à Paris à cause de mon tableau [...] vous ne regretterez pas votre voyage, c'est l'endroit le plus joli des alentours de Paris [...] » [signé] Renoir

chez Madame Fournaise dans l'île de Chatou

Nouvelle lettre à Paul BÉRARD(1) (extrait)

« Mon cher ami,

Je suis obligé de travailler encore à ce maudit tableau à cause d'une cocotte de la baute, qui a eu l'impudence de venir à Chatou et de vouloir poser, ça m'a coûté quinze jours de retard et bref, aujour-d'bui, je l'ai effacé [sic] et [...] je ne sais plus où j'en suis, sinon de plus en plus agacé [...]. Je ne sais pas si Effrussy* [sic] est de retour, je sacrifie encore cette semaine puisque j'ai tout fait et je reprendrai mes portraits.

Je trouverai un joint pour aller passer la fin de la saison avec vous si vous êtes seul, mais quand je pourrai partir, je n'en sais rien et je n'ose vous fixer d'époque. Je pense d'être encore obligé de retarder et si je continue, vous serez revenus avant moi. J'aurais cependant aimé aller revoir la mer avant l'hiver. Enfin, tout n'est pas perdu et je vous écrirai la semaine prochaine. J'espère enfin que j'aurai terminé.

Veuillez m'excuser auprès de Mme Bérard si aimable avec moi qui ne sais pas tenir parole. Ab! Je vous jure que c'est le dernier grand tableau. [...] Mille amitiés. » Renoir

* EPHRUSSY, célèbre critique d'art, ami des impressionnistes, directeur de la Gazette des Beaux-Arts, l'homme au chapeau haut-de-forme dans la tableau

Dans ces lettres, nous le voyons hésitant : « [...] je ne sais pas si je le terminerai », laborieux « [...] il faut [...] tenter des choses au-dessus de ses forces », découragé : «[...] je ne sais plus où j'en suis ». Mais finalement déterminé : « [...] je pense d'être encore obligé de retarder [...] le départ de Chatou » et puis une raison matérielle est invoquée : « les frais énormes que je fais », il faut acheter les fournitures par ces temps de pauvreté!

Tout ceci laisse supposer que RENOIR a dû peindre sa toile à Chatou, sinon dans sa totalité, du moins en partie au cours de l'été 1880. Plusieurs hypothèses ont été formulées. Travailler sur place un premier état plus ou moins achevé et terminer en atelier à l'automne... Le tableau a été vendu le 14 février 1881. Réaliser des études de personnages et d'attitudes en format réduit... Rassembler le groupe d'amis pour un cadrage global, puis travailler chaque personnage individuellement⁽³⁾ à Chatou ou à Paris⁽⁴⁾... On ne le saura jamais, RENOIR ne conservait pas ses études, et il n'a pas laissé d'information à ce sujet.

D'autre part, chez FOURNAISE, on voit mal la toile installée en permanence sur le balcon ou dans la salle-à-manger attenante, en raison de ses dimensions — 1,29 m x 1,72 m — et de l'affluence de la clientè-le turbulente! Pour travailler sur place, on ne peut qu'envisager, RENOIR logeant chez FOURNAISE (cf. lettre à de BELLIO), qu'une chambre lui servait d'atelier ou que FOURNAISE lui prêtait un local dans la maison!?

On sait aussi que le personnage assis, de dos, avec un chapeau rond, est le baron BARBIER, un ami de l'artiste de retour d'Indochine, fervent du canotage, peintre également. Il prenait pension dans la maison voisine (cf. bulletin association n°1) à la même époque. Il a, peut-être, aidé RENOIR dans des tâches matérielles.

Enfin, au cours du tournage du film vidéo sur l'histoire de la Maison FOURNAISE (présenté en permanence au musée), la caméra a dû se positionner largement en arrière, en dehors du balcon, pour obtenir une perspective similaire à celle représentée sur le tableau. On réalise ainsi que le peintre a travaillé dur pour arriver à fixer sur la toile l'image, en triangle, qui lui paraissait la meilleure, la plus vivante, la plus instantanée, d'une scène amicale de fin de repas qui, en

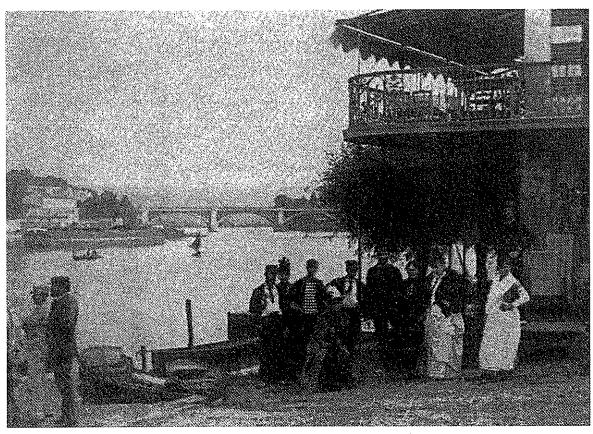
réalité, tenait difficilement dans un espace aussi réduit, dans ce lieu qu'il aimait fréquenter.

Dernier détail : certains commentateurs ont avancé que RENOIR a voulu représenter une "cène" champêtre. Eh oui ! Il y a treize personnages sur le tableau ! Est-ce par superstition que l'artiste a ajouté — au dernier moment — le profil d'un jeune homme inconnu, bizarrement placé entre l'homme au chapeau haut-de-forme et le journaliste debout penché sur la table ?

Jean-Guy BERTAULD

NOTES

- (1) Paul BÉRARD, attaché aux Affaires étrangères, lié au milieu de la banque, possède un château à Wargemont près de Dieppe, où RENOIR viendra souvent peindre la famille, les enfants, et décorer des panneaux. Ces deux lettres ont été publiées dans la Revue de Paris décembre 1968.
- (2) De BELLIO, docteur en médecine, soignait gratuitement RENOIR, MANET, SISLEY, PISSARRO, MONET... Une partie de sa collection fut léguée au musée Marmottan. Lettre communiquée par Mme ADHEMAR, puis déposée à la Fondation Custodia, Paris.
- (3) Voir à ce sujet l'article de Eliza E. RATHBONE, p.37 du catalogue de l'exposition déjà cité.
- (4) Paul RENOIR, le petit-fils, pense que le tableau a été entièrement peint dans l'atelier parisien.



Le restaurant Fournaise vers 1880 - Coll. Bigard On voit bien le balcon et son store avec sa bordure en feston. Dans le groupe, on reconnaît Alphonsine à droite, près de la servante en blanc.

STÉPHANE MALLARMÉ

1842-1898

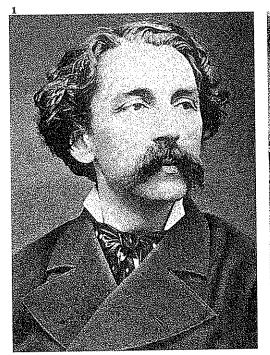
Le songe de l'eau, l'ami des impressionnistes et l'annonciateur de la peinture cubiste

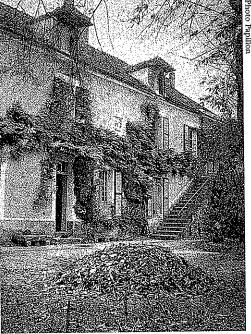
ARMI toutes les gloires qui ont illustré Chatou et nos rivages de Seine, ainsi que la Maison Fournaise, nous savons que des peintres, des écrivains y ont séjourné, attirés, entre autres, par la rivière, ses reflets changeants et mouvants, sa fluidité capricieuse, par les escapades sur l'eau, dans toutes sortes d'esquifs qui ont précisément établi la renommée de ces bords de Seine au cours de la deuxième moitié du siècle dernier. Nous savons ainsi que Guy de MAUPASSANT a été pendant une dizaine d'années un fervent du canotage sur notre fleuve(1). Combien d'œuvres, soit mentionnent nommément Chatou, la Maison Fournaise, soit sont profondément inspirées par les personnages rencontrés ici, par les paysages de nos rivages catoviens de l'époque? Nous savons également que parmi bien d'autres écrivains qui ont vécu à Chatou, ou qui y ont séjourné, je puis citer Catulle MENDÈS, beau-fils de Théophile GAUTIER et gendre de BARBUSSE.

Si le cours aval de la Seine a attiré tant de peintres et d'hommes de lettres, il faut reconnaître qu'en amont, la Seine et ses affluents bordaient des sites qui, eux aussi, ont attiré, à peu près à la même époque, pour d'analogues raisons, des artistes et des écrivains : Barbizon, Moret-sur-Loing, Valvins ont été, entre autres, nos pèlerinages studieux⁽²⁾.

Justement Valvins: le refuge du poète Stéphane MALLARMÉ. Nous savons que MALLARMÉ était professeur d'anglais, « son gagne-pain obligé » ; après avoir occupé plusieurs postes d'enseignement en province, il est, enfin, nommé à Paris. Sa condition, telle qu'il la trouvait, était fort peu agréable, médiocre... Il confiait à François COPPÉE: « Mon Dieu! Que de tourments pour gagner sa vie! Et encore si on la gagnait! Quels métiers notre société inflige à ses Poètes! » MALLARMÉ est donc contraint de se livrer à diverses tâches alimentaires pour oser acquérir le "superflu" : il fonde en 1874 une revue de mode: justement La Dernière Mode. Pendant neuf mois il y écrit, sous différents pseudonymes, la plupart du temps féminins; MALLARMÉ y parle avec une grâce parfaite des toilettes de bal, des éventails, des pendants d'oreilles... Aspect inattendu de l'œuvre d'un des plus grands poètes français! Il édite également des livres scolaires destinés, en principe, à l'enseignement de la langue anglaise. Il avouera, quelques années plus tard à Paul VERLAINE : « J'ai dû faire, en des moments de gêne ou pour acheter de ruineux canots, des besognes propres, et voilà tout... dont il sied de ne pas parler; mais à part cela les concessions aux nécessités comme aux plaisirs n'ont pas été fréquentes. » Oui, MALLARMÉ avait loué en août

1874 l'unique étage d'une maison paysanne, à deux pas des rives de la Seine, à Valvins, de Fontaineprès pendant bleau: saison, le bonne dimanche, puis au fil de ses vacances, le poète et sa famille trouvent une harmonieuse détente dans ce paisible havre tout contre le fleuve. De nombreux artistes, des écrivains, qui commencent à admirer le pudique poète, viennent le voir. Lui, s'est pris d'une vive passion pour le canotage, et





Mallarmé vers 1873*.
 La maison de Valvins*.

'In Le Point - Revue artistique et littéraire n° 29/30 - fév. - avr. 1944 - Lanzac (Lot)

pour l'eau : « Belle rivière ! Dans ton cours de cristal, clair et brillant, vagabonde eau tu es un emblème de l'éclat de la beauté ! » réécrit-il, traduisant un poème d'Edgar Allan POE.

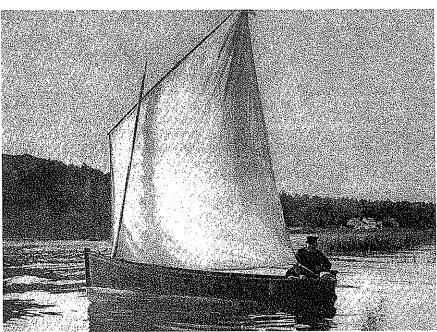
Pendant près de vingt-quatre années, MALLARMÉ assouvira donc sa passion pour la Seine, « fier de sa flottille », comme il le dit. Il est avéré qu'il a eu l'occasion également d'aller de l'autre côté de la Capitale, en aval, pour répondre aux aimables sollicitations de ses amis: il va voir son grand ami Edouard MANET, gravement malade, à Rueil ; il se rend à Chatou chez son ami de longue date, Catulle MENDÈS, qui le présente à tous ses amis artistes de la région : et Dieu sait s'il en a! Et à quelques brasses d'ici, MALLARMÉ rame de concert avec Guy de MAUPASSANT, hôte

de la Maison Fournaise, puis lui lit, avec ferveur, en anglais, des strophes de *The Sensitive Plant* [La Sensitive] de SHELLEY! (« For love, and beauty, and delight / There is no death, no change... »⁽³⁾

Peut-être qu'en cette occasion pourrait s'appliquer la description que donne, dans ses Regards en arrière, Léopold DAUPHIN [1847-1925, compositeur et poète, beau-père de Jean NOHAIN, d'Adolphe BOSCHOT...], son voisin et compère de canotage de Valvins :

« Je me souviens d'un soir d'automne où nous nous promenions en canot ; je nous revois encore tous les deux, nos pipes courtes aux dents; lui, assis à la barre et manœuvrant sa voile latine non sans maîtrise et tirant de souples bordées; moi, sur la barre du milieu, me courbant à chaque passage de la toile à demi gonflée par la brise sur ma tête, afin que mon chapeau ne soit emporté. Le couchant est empourpré; mauve et doré, des nuages entassés laissent, par endroit, passer les flèches d'or du soleil; c'était un ciel de fin septembre d'une touchante mélancolie; MALLARMÉ le contemple et, dans un beau silence de soir calme, entre un vol de libellules sur les joncs de la rive et l'éclair d'émeraude d'un martin-pêcheur au-dessus de nous, je vois son œil plein de rêve. Que va-t-il dire? « Savezvous quel paraît être le plus beau vers de HUGO? » - « Îl y en a tant! » — « Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées!...». »

Mais soyons moins anecdotiques, et tentons, comme l'a fait Gaston BACHELARD, de donner une interprétation dynamique des forces poétiques mallarméennes: BACHELARD a assuré que chez MALLARMÉ l'imagination paradoxale d'un mouvement veut son contraire. Seule l'imagination peut vivre ce paradoxe. BACHELARD donne, entre autres, un exemple: le geste de ramer échappant à tout orgueil sportif devient chez le rêveur « un grand geste net assoupi », « comme une tige tendue qui s'évase pour dormir en sa beauté florale, ne voulant plus



Mallarmé dans sa yole -Valvins

In Le Point ©

pousser, ne voulant pas fleurir... ». Citons-le dans des extraits de cet étrange poème en prose⁽⁴⁾ :

« J'avais beaucoup ramé, d'un grand geste net assoupi, les yeux fixés, les yeux au-dedans fixés sur l'entier oubli d'aller, comme le rire de l'heure cou-lait alentour. Tant d'immobilité paraissait que frôlé d'un bruit inerte où fila la moitié de ma yole, je ne vérifiai l'arrêt qu'à l'étincellement stable d'initiales sur les avirons mis à nu, ce qui me rappela mon identité mondaine. Qu'arrivait-il, où étais-je? »

Ainsi commence ce poème en prose : évocation dont la délicatesse, l'humour, la virtuosité syntaxique, la fraîche fluidité en font, pour Henri MONDOR, un chef-d'œuvre. Si je parvenais à accorder à ces lignes, et aux deux pages qui suivent, une lente lecture, elles vous, nous, donneraient, j'ose l'espérer, un rare plaisir, nous entraînant dans leur indolence mélodieuse. Je ne puis ici lire ce poème en prose dans sa totalité : je vais donc, hélas, résumer ces pages en y insérant des gemmes mallarméennes. La barque de MALLARMÉ l'avait conduit dans une touffe de roseaux jusqu'à la propriété de l'amie d'une amie inconnue à qui il comptait, selon son expression, « improviser un bonjour ».

Dans son glissement inaperçu près des allées de la voisine, il évoque la mystérieuse riveraine à saluer⁽⁵⁾. « Courbé dans la sportive attitude où me maintenait ma curiosité, comme sous le silence spacieux de ce que s'annonçait l'étrangère, je souris au commencement d'esclavage dégagé par une possibilité féminine : que ne signifiaient pas mal les courroies attachant le soulier du rameur au bois de l'embarcation, comme on ne fait qu'un avec l'instrument de ses sortilèges... »

Il croit entendre le pas de l'habitante du bord et, un peu honteux de sa tenue de *maraudeur aquatique*, invoquera, dans sa présentation, l'excuse du hasard. Son « suspens sur l'eau attarde l'indécise » et fournit un « *intuitif accord* » difficile à égaler. « Conseille, ô mon rêve, que faire ? »

« Résumer d'un regard la vierge absence éparse en cette solitude, et, comme on cueille en mémoire d'un site, l'un de ces magiques nénuphars clos, qui y surgissent tout à coup, enveloppant de leur creuse blancheur un rien, fait des songes intacts, du bonheur qui n'aura pas lieu et de mon souffle ici retenu dans la peur d'une apparition, partir avec : tacitement en déramant peu à peu sans heurt briser l'illusion ni que le clapotis de la bulle visible d'écume enroulée à ma fuite ne jette aux pieds survenus de personne la ressemblance transparence du rapt de mon idéale fleur... »

Tel est Stéphane MALLARMÉ: comme s'il était dans un ravissement sans cesse recomposé, il n'a même pas à dédaigner le courroux de la bêtise ou les reproches de l'étourderie: il est miraculeusement distrait. Navigateur sur la Seine, dans sa yole d'acajou, rêveur et rameur, il regarde les choses, et les êtres, avec des yeux de primitif et une intuition de génie. Sa contemplation façonne sa rêverie et fait sourdre en lui des images et des symboles dont les signes du langage et les chants intérieurs s'emparent et s'enrichissent. « J'honore la rivière qui laisse s'engouffrer dans son eau des journées entières sans qu'on ait l'impression de les avoir perdues... » avoue-t-il!

En cela MALLARMÉ partageait, si je puis dire, les goûts et les joies de son temps, évoqués, à leur manière, nous l'avons vu, par Guy de MAUPASSANT, et par ses aînés Jules et Edmond de GONCOURT: relisons par exemple l'un de leurs romans "Manette Salomon" et cette description des bords de la Seine:

« On goûtait la journée, la fatigue, la vitesse, le plein air libre et vibrant, la réverbération de l'eau, le soleil dardant sur la terre, la flamme miroitante de tout ce qui étourdit et éblouit dans ces promenades coulantes, cette ivresse presque animale de vivre que fait un grand fleuve fumant, aveuglé de lumière et de beau temps. » Les mêmes GONCOURT notent dans leur Journal⁽⁶⁾: « Bougival, l'atelier du paysage où chaque arbre, chaque saule, chaque déchirure du terrain, rappelle une exposition [...] » Oui, l'eau, la rivière, ses rivages, voilà des motifs que "l'école française moderne" d'alors, l'impressionnisme, affectionne le plus : ces peintres du plein air, qui tiennent à donner leurs propres émotions, d'une manière très libre ; ils essayent de conserver dans leur œuvre achevée ce qu'il y a de spontané dans une esquisse; pour saisir la fragilité de l'instant, ils ont recours aux notations hâtives et ne tentent pas le moins du monde à dissimuler la fraîcheur de leurs improvisations. Et la rivière qui multiplie le jeu des reflets, leurs palpitations, devient tout naturellement l'occasion idéale de révéler leurs techniques préférées : fragmentation de la touche, papillotement des couleurs pures, vibration de la lumière. Cette vision nouvelle ne résultait point d'une théorie mais d'une observation sur nature, celle des reflets du soleil sur les berges de la Seine, entre Argenteuil et Louveciennes. Claude MONET mènera l'expérience jusqu'à en être comme hanté, dans des toiles comme ses fameux "Nymphéas", à propos desquelles il écrivait : « Ces paysages d'eau et de reflets sont devenus mon obsession!»

Ces impressionnistes ont, de nos jours, "la cote" : leurs toiles, quand elles sont proposées à des enchères, atteignent des prix immodérés, les plus grands musées s'honorent d'accrocher à leurs cimaises de splendides collections de leurs œuvres ; et vous savez tous que les expositions qui leur sont consacrées étirent d'interminables queues d'accès! Et pourtant, à leur époque, ils étaient ridiculisés, boycottés, honnis! Le petit prof d'anglais, le poète incompris qu'était MALLARMÉ en ces mêmes décennies, a été l'un des premiers grands défenseurs des impressionnistes: ami de MANET (qui fait son portrait), de WHISTLER, de RENOIR, de DEGAS, de MONET, de Berthe MORISOT, de GAUGUIN. Le 12 avril 1874, il publia un article « Le Jury de peinture pour 1874 et M. MANET » où, avec un talent inattendu de polémiste, il se dresse contre la perpétuité des erreurs de juges et se fait l'apologiste de la nouvelle peinture :



Mallarmé Étude à la sanguine par Manet vers 1876

« Ce maître nouveau, qu'on a vu, dans une pensée supérieure et avec une sagacité mal comprise, présenter annuellement le développement de son talent, toujours de plus en plus antipathique, par conséquent [aux critiques], avait le droit d'attendre que le sous-entendu, impliqué dans sa démarche, fût compris, à la longue, de juges délicats et soucieux de rien d'autre chose que du talent. Le jury a préféré se donner le ridicule de faire croire... qu'il avait charge d'âmes... »

On a donc pris l'habitude de qualifier MALLARMÉ luimême de "poète impressionniste": des critiques ont déclaré que l'art des peintres impressionnistes avait un certain rapport avec le sien. Comme lui, ces peintres rejetaient ce que l'on pourrait appeler le matérialisme de leurs aînés. Le monde extérieur ne leur paraissait connaissable que dans la limite de leurs perceptions sensorielles; mais voilà, l'impression qu'ils tenaient à rendre était le résultat immédiat, et sans retouche d'une perception visuelle. Pourtant, la sensation que MALLARMÉ voulait transmettre était infiniment plus complexe. Mais ajoutons, même si cela peut paraître comme un truisme : MALLARMÉ savait que « la poésie se fait avec des mots », mais la



Mallarmé Dessin par Gauguin, 1891*

peinture « avec des onguents et des couleurs », tandis que les impressionnistes tentaient « de voiler l'origine de leur art », de leur faire apparaître comme un vrai paysage, tel qu'ils l'avaient vu, à tel endroit, à telle heure, au lieu d'une simple surface colorée.

Ce qui nous importe aujourd'hui ce n'est pas tant ce qu'aimait Stéphane MALLARMÉ comme peinture, même s'il existait une certaine corrélation entre son art et celui qu'il a eu la générosité de défendre publiquement; mais c'est plutôt l'influence qu'il a pu avoir sur les peintres postérieurs.

Daniel-Henry KAHNWEILER a été un jeune marchand d'art allemand, dont la galerie à Paris contribua à "lancer" BRAQUE et combien d'autres nouveaux peintres ; il prit, avec passion, le premier, le parti exclusif en la faveur du cubisme, à le comprendre, à en fournir une théorie. C'est lui qui a eu l'intuition d'affirmer que ce n'est qu'après 1907 que la poésie de MALLARMÉ a exercé une action sur les arts plastiques, action qui se conjugue avec celle de la vision de Paul CÉZANNE. Le cubisme trouva chez CÉZANNE l'exemple qui lui permit d'édifier des architectures plastiques. C'est la lecture de MALLARMÉ qui a donné aux peintres cubistes l'audace d'inventer librement des signes ; ce que les peintres cubistes juxtaposaient sur leurs toiles n'était pas, mettons, des bouteilles et des arbres mais des formes colorées. Ils se rendaient compte de la fonction de "signe" de ces formes qui ne devenaient objets que pour le lecteur de cette écriture. La peinture est une écriture ; elle a, dans le fond, toujours été telle, mais elle a, comme l'a dit MALLARMÉ, « voilé son origine ».

Cette quête de la construction rigide que recherchaient les cubistes les a poussés à inventer des signes nouveaux; et c'est grâce à MALLARMÉ qu'ils ont eu la conviction que ces signes seraient finalement lus: la conviction que les mots possèdent un pouvoir incantatoire, que l'artiste est un créateur a donné aux cubistes l'audace d'inventer, à leur tour, des signes créateurs de réalité. Cette conviction, MALLARMÉ l'avait soutenue à plusieurs reprises.

Relisons ce passage célèbre, intitulé "Magie", publié dans The National Observer le 28 janvier 1893 et republié dans Divagations en 1897 : certes l'énoncé mallarméen suppose une certaine concentration qui sera récompensée lorsqu'on comprendra qu'il s'agit ici de l'un des textes les plus révélateurs des origines spirituelles de l'art moderne :

« Je dis qu'existe entre les vieux procédés et le sortilège, que restera la poésie, une parité secrète; je l'énonce ici et peut-être personnellement me suis-je complu à le marquer, par des essais, dans une mesure qui a outrepassé l'aptitude à en jouir consentie par mes contemporains. Evoquer dans une ombre exprès l'objet tu, par des mots allusifs, jamais directs, se réduisant à du silence égal, comporte tentative proche de créer : vraisemblable dans la limite de l'idée uniquement mise en jeu par l'enchanteur de lettres jusqu'à ce que, certes, scintille quelque illusion égale au regard. Le vers, trait incantatoire! Et on ne déniera au cercle que perpétuellement ferme, ouvre la rime une similitude avec les ronds parmi l'herbe, de la fée ou du magicien. »

Bien sûr, les cubistes n'évoquaient guère plus « l'ombre exprès » de l'époque symboliste, ils tendaient vers la clarté; ils n'ont pas moins osé concevoir des formes qui étaient « des traits incantatoires » selon l'avis annonciateur de Stéphane MALLARMÉ auquel l'art moderne, selon KAHN-WEILER, a une dette de gratitude à l'égal de celle qu'il a à l'égard de Paul CÉZANNE? On pourra signaler ici, au passage, que le peintre Robert DELAUNAY avoua vers 1912 que l'inspiration de paysages vus à travers une fenêtre de sa série "Les Villes" lui était venue à la lecture de MALLARMÉ.

En tout cas, des artistes tels que BRAQUE ont exposé dans la galerie Kahnweiler en novembre 1908 des toiles qu'un critique désigna sous le terme de « bizarreries cubiques », et MATISSE, membre du jury du Salon des Indépendants, a parlé, au même moment, des compositions de ces peintres comme « petits cubes ». Le cubisme venait donc de ce fait de recevoir ironiquement une appellation en tant que "mouvement" comme, trente-quatre années plus tôt, l'impressionnisme était né de la réaction d'un critique devant "Impression Soleil levant" de Claude MONET. Ces "cubistes", première manière, soignaient une construction très minutieuse, leur graphisme était à la recherche très poussée de la concision : si bien que leurs toiles deviennent une véritable mélodie colorée, et composent un univers qui n'est plus une simple allusion au réel, mais un retour vers un art plus intellectuel et préoccupé de formes pures.

Guillaume APOLLINAIRE, qui fréquentait ces peintres et qui a joué lui aussi un grand rôle dans l'élaboration de l'unité esthétique du cubisme (et qui a habité Chatou avec sa mère, Mme de KOSTROWITSKA, au début de ce siècle) a bien analysé : « Le cubisme, c'est l'art de peindre des ensembles nouveaux avec des éléments empruntés, non à la réalité de vision, mais à la réalité de conception. Il ne faudrait pas pour cela faire à cette peinture le reproche de l'intellectualisme »⁽⁷⁾. En cela, APOLLINAIRE, comme ses

^{*} In Le Point - Revue artistique et littéraire n°29/30 - fév.-avr. 1944 - Lanzac (Lot)

amis cubistes, ont été les disciples d'une certaine conception mallarméenne de l'art.

Et nous allons même un peu plus loin, sinon dans la provocation, du moins dans l'évocation d'une théorie de l'art qui n'est pas miroir du réel, et tentons, pour finir, d'unir l'art moderne, MALLARMÉ et WHISTLER! Vous savez que s'est tenu au Musée d'Orsay en avril 1995 une grande exposition consacrée à WHISTLER, peintre américain que l'Angleterre et la France peuvent également revendiquer!

WHISTLER avait donné à Londres une conférence qu'il intitula "Ten O'Clock" : ce titre ne visait qu'à rappeler l'heure à laquelle le public était invité à l'entendre, en février 1885, au Prince's Hall dans Piccadily... Il se trouva que Stéphane MALLARMÉ fut impressionné par cette conférence, qu'il en donna en France une belle traduction dans une prose naturellement toute mallarméenne, et devint l'ami du peintre américain: il lui trouva même un appartement à Paris, 110 rue du Bac.WHISTLER fit le portrait de MALLARMÉ, et celui de sa fille Geneviève. Et il devint vite l'un des familiers des "Mardis de MALLARMÉ", rue de Rome, et y amusa les autres habitués par ses mimiques, par ses rires saccadés : « Il y parle beaucoup, brille, étincelle » ; « Quand il est là, plus de sourdine et de ces sentences que l'on psalmodie à mi-voix. On va jusqu'à rire. », ose s'exclamer le poète Henri de RÉGNIER!

Que dit WHISTLER dans son "Ten O'Clock", tel que le rend MALLARMÉ?

« La nature contient les éléments, en couleur et forme de toute peinture, comme le clavier contient les notes de toute musique. Mais l'artiste est né pour en sortir, et choisir, et grouper avec science, les éléments, afin que le résultat en soit beau — comme le musicien assemble ses notes de musique et forme des accords — jusqu'à ce qu'il éveille du chaos la glorieuse barmonie.

Dire au peintre qu'il faut prendre la peinture comme elle est, vaut de dire au virtuose qu'il peut s'asseoir sur le piano.

«La nature a toujours raison » est une assertion artistiquement aussi controuvée, que la vérité en est universellement prise pour argent comptant. La nature a rarement raison, à tel point même qu'on pourrait dire que la nature a habituellement tort... La nature réussit rarement à produire un tableau... »

On voudra bien pardonner à l'universitaire que je suis ce texte austère : MALLARMÉ, le thème principal de ce propos, est loin d'être un sujet facile : lui-même en avait conscience, lorsqu'on lui parlait de son "obscurité", il répondait avec une sorte d'agacement : «Je préfère... rétorquer que mes contemporains ne savent pas lire... ». Il se rendait compte qu'il était

comme en avance sur son temps: à la demande de Paul VERLAINE, qui tenait à publier une notice bibliographique de son ami, il répondit prophétiquement: « Au fond, je considère l'époque contemporaine [1885] comme un interrègne pour un poète qui n'a point à s'y mêler : elle est trop en désuétude et en effervescence préparatoire pour qu'il y ait autre chose à faire qu'à travailler avec mystère en vue de plus tard ou de jamais et de temps en temps à envoyer aux vivants sa carte de visite, stances ou sonnet, pour n'être point lapidé d'eux, s'ils le soup-connaient de savoir qu'ils n'ont pas lieu...»

N'avons-nous pas, nous aussi, cent dix ans plus tard, en cette fin de siècle-ci, l'impression d'être les témoins d'un nouvel interrègne, face à l'efferverscence préparatoire de mutations que nous pressentons, dans un univers en perpétuelle mobilité, non seulement technologique, mais dans le domaine des rapports humains? L'artiste, lui, saura nous réconcilier avec toutes ces métamorphoses en devenir : écoutons ce conseil de Guillaume APOLLINAIRE : « Les fables s'étant pour la plupart réalisées, et au-delà, c'est au poète d'en imaginer des nouvelles, que les inventeurs puissent à leur tour réaliser. ».

Roger A. LHOMBREAUD Professeur émérite - Sociétaire de la Société des Gens de Lettres - Mars 1995

NOTES

- (1) Voir bulletin de l'Association n°3, oct. 1993.
- (2) Excursion de l'Association en octobre 1994.
- (3) In "Souvenirs sur Guy de Maupassant par François, son valet de chambre, 1883-1893", Plon, 1911.
- (4) "Le Nénuphar Blanc", Valvins, juin-juillet 1887, poèmes en prose publiés dans l"Album de Vers et de Prose", Bruxelles, 1887; "Pages", Bruxelles, 1891 "Vers et Prose", Paris, 1891; "Divagations", Paris, 1897.
- (5) Il s'agit sans aucun doute de la célèbre Misia Sert, alors épouse de Thadée Natanson (fondateur de la Revue Blanche). Voir la vie de Misia Sert par Arthur Gold et Robert Fizdale - Folio Gallimard 1984.



Informations et Nouvelles

Les Associations voisines nous signalent :

❖ Les Amis de la Grenouillère

(B.P.10, 78290 Croissy)

Le débrouissaillement du site a été mené à bien. Un panneau explicatif et une plaque de rue marquent l'emplacement du "Camembert".

Parmi les projets : poursuite de l'aménagement du site pour favoriser les déjeuners sur l'herbe et la présentation de spectacles.

Un lieu de mémoire-musée est étudié à Croissy pour le 2^{ème} semestre 97.

♦ Les Amis d'Alexandre Dumas

Nous informent de la sortie d'un CD-ROM consacré à l'écrivain. Des centaines d'images, d'illustrations, 350 pages de notices, 47 000 pages d'œuvres..., des textes inédits.

Academia, 12 rue Blanche, 75009 Paris, 399 F + Port France 30 F, tél. : 01 45 26 59 99.

❖ Le Cercle des Amis de Marie Bashkirtseff

Vient d'éditer le tome II du Journal de la jeune artiste. Texte intégral de la période du 11 août 1873 au 1^{er} janvier 1874.

Cercle des Amis de M.B., 5 rue Jean-Claude Bezanier, 78360 Montesson, 135 F + port.

❖ Association Sequana

(Hôtel de Ville, 78400 Chatou)

Ainsi que nous en avons fait part dans nos bulletins précédents, le voilier de C. CAILLEBOTTE, le "Roastbeef", reconstruit par une jeune équipe de cette Association, a été mis à l'eau avec succès au cours de la Fête des Impressionnistes de Chatou de juin 96. Puis le voilier a fait sensation à la manifestation "Brest 96".

Dans ses projets, cette Association veut construire un exemplaire du monotype de Chatou créé en 1902 (dériveur appelé le "Chatouillard") par le Club Nautique de Chatou (cf. notre bulletin n°2 - oct. 1992).

Musée Fournaise

Le Musée présente jusqu'au 27 avril 97 une exposition consacrée au peintre Adrien KARBOWSKY (1855-1945): 45 toiles — des bords de Seine (Chatou, Rueil, Carrières...), portraits intimes, bouquets de fleurs) —. Cet artiste qui se fixa à Chatou se lia avec PUVIS DE CHAVANNES et l'assista dans ses grandes réalisations. Il décora de nombreux châteaux, magasins et villas.

À partir de mai, le Musée présentera une nouvelle exposition "Les peintres des bords de Seine". Nous rappelons à nos adhérents qu'ils doivent pré-

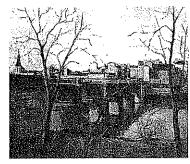
Nous rappelons a nos adherents qu'ils doivent presenter obligatoirement à l'entrée du Musée leur carte d'adhérent à jour pour bénéficier de la gratuité de la visite. À défaut, ils devront acquitter le prix affiché. Même règle à la Maison Levanneur pour bénéficier du tarif réduit

Acquisitions en 1996

Au cours du premier semestre, l'Association a pu acquérir, grâce à son fonds de trésorerie, deux œuvres importantes de peintres de la région, qui ont été déposées au Musée Fournaise où elles sont exposées :

• Georges REGNAULT (1898-1978)
Huile sur toile 60x81 cm, titrée "Le Bal des Canotiers".
Ce peintre de Bougival fut, disait-il, "le dernier des impressionnistes".





• Charles POLLACI (1907-1988)
Huile sur toile
46x55 cm, titrée "Le
Pont de Chatou 1961".
Peintre de plein air,
il fixa les sites de
notre région avant de
s'établir à Honfleur.

Le "Prix" de l'Association au Salon des Peintres

Suivant les propositions faites à l'Assemblée Générale de mars 1996 et favorablement accueillies, l'Association a décerné pour la première fois son prix à un artiste ayant exposé au Salon des Peintres de Chatou, qui s'est tenu du 12 au 27 octobre 96.

C'est Daniel HOCQ, peintre d'Aulnay-sous-Bois, qui a reçu la récompense pour son œuvre, huile sur toile en trompe-l'œil, "Le Panier". Ce jeune peintre, 45 ans, a débuté récemment sa carrière d'artiste. Il méritait d'être encouragé pour son talent prometteur.

CONSEIL DE DIRECTION

Président Honoraire :

Mme Hélène ADHEMAR,

Conservateur en chef honoraire du Musée du Louvre, des Galeries du Jeu de Paume et de l'Orangerie

Président :

M. Henri CLAUDEL, Ministre Plénipotentiaire Vice-Président :

Mme Marie-Christine DAVY,

Conseillère municipale, Déléguée au Patrimoine et à l'Aménagement de l'Île

Secrétaire Général :

M. Jean-Guy BERTAULD

Trésorier :

Mme Anna FREDJ

Programmes Culturels: Mme Suzanne BERTAULD

ADMINISTRATEURS

Mlle Paulette BLAMPIN

M. Jacques BRACQUEMOND

Mme Danielle DANIELOU

M. Louis FOURNAISE

Mme Brigitte PORÉE, Maire-Adjoint, Chargée de la Culture

Mme Ginette LERAT

M. Pierre PHAGOUAPE

Mme Marie-Hélène REGNOUF

Demandez les publications

vendues par l'Association

- Le bulletin n°1 de juin 1991 (il contient l'histoire de la Maison Fournaise, de son décor, et l'œuvre de RENOIR à Chatou): 50 F*.
- Le bulletin n°2 d'octobre 1992. Au sommaire : Histoire de nos bords de Seine - Les auberges-restaurants (1^{ex} partie) d'Argenteuil à Rueil - Les Fauves à Chatou : 50 F*.
- Le bulletin n°3 d'octobre 1993, consacré à Guy de MAU-PASSANT: Sa vie sur les bords de la Seine avec des extraits de ses contes - De la gloire à la déchéance, grand écrivain, grand malade: 50 F*.
- Le bulletin n°4 de novembre 1994. Au sommaire : La réhabilitation de la Maison Fournaise Petite histoire des bords de la Seine, suite : le Restaurant Fournaise Jeune de Rueil et l'Auberge Maurice : 50 F*.
- Le bulletin n°5 de décembre 1995, consacré à l'histoire de la Grenouillère et aux artistes qui l'ont représentée : 60 F*.

- REALIER-DUMAS, sa vie, son œuvre: 20 F*.
- La MAISON FOURNAISE AUTREFOIS. Estampe de J.BRACQUEMOND, tirage limité à 250 ex. en noir ou sépia: 220 F + frais d'envoi 12 F.
- * Frais d'envoi : tarif Ecopli 10 F ou lettre 14 E

VENTE:

- par correspondance à l'adresse de l'Association,
- · à la boutique du Musée Fournaise,
- · au Service Culturel de la Mairie

Association des amis de la Maison Fournaise



Association des amis de la Maison Fournaise



Association des amis de la Maison Fournaise



Association
DES AMIS
DE LA
MAISON FOURNAIS



ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

Hôtel de Ville - BP 44 - 78401 CHATOU CEDEX

BULLETIN D'ADHÉSION - ANNÉE 1997

M. Mme Mile :	***************************************
☐ 1 ^{ère} adhésion ☐ renouvellement	
Verse un don en qualité de : Montant minimum* membre actif 80 F membre actif de soutien : • individuel 110 F • couple 140 F membre bienfaiteur (à partir de) 1000 F	
Participe au coût du bulletin annuel de l'association (un exemplaire)	50 F
Total de mon versement :	F

^{*} Seul le montant du don ouvre droit à une déduction fiscale. Le reçu réglementaire est adressé au plus tard au moment de la déclaration des revenus. Une carte nominative de membre de l'Association est envoyée après réception du versement. La carte est valable jusqu'au 31 mars de l'année suivante. Il est rappelé que la ville de Chatou accorde au titulaire de la carte la gratuité d'entrée aux expositions du musée Fournaise.